

peine, ce me semble, de réclamer du pays qu'il émit solennellement une idée que des conservateurs eux-mêmes acceptent et que le pouvoir seul combat encore.

Nous ne faisons pas aux rédacteurs de cette pétition l'injure de les prendre pour ce qu'ils ne sont pas. Mais sans doute ils ne veulent pas plus que nous s'exposer à voir la réforme ajournée, sinon anéantie, par un ministère présent ou futur, qui lui donnerait une apparente solution en accordant, par exemple, l'adjonction des capacités. Les pétitions seraient à recommander, et cette fois il faudrait bien cependant les rédiger dans des termes plus explicites.

Ne faut-il pas mieux entrer immédiatement dans quelques détails précis ? Rester dans le vague et l'indéfini, ce serait donner aux projets des diverses oppositions une homogénéité qu'ils ne comportent pas, tandis que, en consultant les citoyens sans crainte et sans réserve, on peut espérer que leur opinion unanime sur plusieurs des points importants de la réforme sera acceptée par tous et fera une dernière violence aux hommes que d'anciennes habitudes de timidité retiendraient encore.

C'est parce que nous avons foi dans ce pays que nous avons refusé de recommander comme notre une pétition qui semble ne s'adresser à lui qu'avec inquiétude et défiance. Ne l'avons-nous pas interrogé déjà ? Ne savons-nous pas qu'il est prêt à recommander, à appuyer de ses vœux une large extension du droit de suffrage ? En 1840, M. Arago déposait à la tribune une pétition pour laquelle nous n'avions réclamé ni aide ni concours ; cette pétition a été couverte de quatre cent mille signatures.

On nous demande notre formule ; on se serait épargné cette peine si l'on était un peu plus au courant de ce qui se fait. Nous ne sommes pas disposés à changer pour un autre un programme qui déjà a reçu un tel assentiment. Nous ne devons pas craindre d'ailleurs de demander beaucoup, sachant parfaitement ne courir d'autre risque que d'obtenir beaucoup trop peu !

Assurément, ces motifs de notre réserve à l'égard de la pétition qu'on propose aujourd'hui étaient sérieux, et ne prétaient pas à équivoque. Il a plu cependant à un journal, qu'il nous répugne de nommer dans une semblable circonstance, de diriger contre nous, à ce propos, des attaques où nous avons remarqué plus de mauvais vouloir que de bonne foi. Elles ne nous étonnent pas outre mesure et ne sont pas précisément nouvelles pour nous ; on les colporte par toutes les routes avant de leur faire la triste honneur de la publicité.

Nous persistons dans la formule que nous avons présentée, car elle nous semble la plus propre à réaliser nos principes, et est d'ailleurs à nos yeux facilement praticable. Elle appelle aux droits politiques ces gardes nationales que la charte a investies de la défense des libertés. Elle nous semble plus propre enfin à saisir les esprits, à remuer l'opinion publique, que cette vague fusion de toutes les opinions, où l'on n'en saurait plus distinguer aucune ; et toutes les déclamations dont on les enveloppe rendent plus sensible encore la pauvreté de cette agitation : une agitation dans le vide ! En tout cas, s'il faut ajourner nos vœux et nos espérances, qu'au moins on nous présente une formule qui soit compatible avec nos principes et que l'opinion démocratique puisse honorairement accepter.

Le *Moniteur* publie trois rapports fort étendus : le premier de M. le capitaine de corvette Lecomte, commandant la corvette la *Seine* à la station de la Nouvelle-Zélande ; les deux autres de M. le capitaine de vaisseau Bérard, qui a précédé M. le capitaine Lecomte dans le commandement de cette station.

Le premier rapport n'est qu'un simple itinéraire. Le capitaine Lecomte a touché à Nohiva et à Tahiti au commencement de mars, date déjà ancienne relativement aux dernières nouvelles. Il se borne d'ailleurs à dire vaguement que quelques embarras survenus à M. le gouverneur Bruat ont porté celui-ci à lui demander la prolongation de son séjour.

Le capitaine Bérard, qui a pu suivre à la Nouvelle-Zélande toutes les phases de la guerre des indigènes contre les Anglais, en trace l'histoire complète. Voici quel était l'état des choses à son départ :

Le succès obtenu au pas de Ruapekapeka a eu des suites très heureuses. Les chefs Hone-Keké, Kawiti et d'autres de leur parti ont fait des ouvertures de paix par des envoyés que chacun d'eux en particulier a dépêchés vers le gouverneur. Quand nous sommes passés à Auckland vers la fin de janvier, on parlait de la paix partout ; mais il ne faut pas trop compter sur des apparences aussi séduisantes. Les chefs sont tellement envieux de l'autorité, ils sont si jaloux les uns des autres, qu'il sera bien difficile de les accorder entre eux. Cependant ils ont été tellement étonnés qu'on ait pu conduire de l'artillerie jusqu'à Ruapekapeka, regardé jusqu'alors comme insurmontable, qu'ils commencent à redouter la continuation de la guerre. D'ailleurs, la division commence à se mettre entre Hone-Keké et Kawiti ; le gouverneur reçoit des propositions de paix de tous côtés ; les chefs même du détroit de Cook, parmi lesquels se trouve Rauparaha, ont fait des démarches pacifiques qu'on était loin d'attendre. Voilà bien des motifs d'espérance pour une paix générale ; mais, encore une fois, pour ne pas s'abuser, il faut tenir compte du caractère ombrageux de ces chefs.

Pour avoir une idée juste de l'état actuel de la Nouvelle-Zélande, il faut ajouter à ce qui précède que tous les émigrants anglais, colons, ouvriers, marchands ou autres, sont entièrement ruinés ; leur concurrence a pour ainsi dire cessé depuis que la compagnie a suspendu ses opérations. Il faudra maintenant du temps pour voir renaître la prospérité ; on compte beaucoup à cet égard sur les talents administratifs de S. Exc. le gouverneur Grey. Au moment où nous quittons Auckland, il préparait une expédition pour le port de Nicholson, où les naturels refusent depuis plus d'un an de restituer un terrain qui leur a été payé deux fois, dans la vallée de la rivière Hutt.

Je suis parti de la baie des Iles le 25 janvier, et j'ai mouillé à Auckland le 28. Cinq jours de relâche m'ont suffi pour prendre connaissance de tout

ce qui pouvait intéresser sur la position actuelle. J'ai eu beaucoup à me louer de la réception de S. Exc. le gouverneur Grey ; il m'a annoncé que le gouvernement avait accordé 50,000 acres de terres sur la presqu'île de Bauky à la compagnie nanto-bordelaise, et m'a proposé l'embarquement à bord du *Rhin* d'un de ses officiers qui viendrait avec moi à Karoa déterminer les limites de cette concession, recueillir les réclamations des naturels, et qu'ensuite les titres de propriété me seraient délivrés. J'ai prié M. le gouverneur de vouloir bien attendre pour cela le retour prochain de M. de Belligny, qui a été envoyé en France pour faire connaître les dernières dépenses et les droits de la compagnie, et qui devait revenir incessamment avec des instructions suffisantes pour terminer définitivement cette affaire. J'ai évité par là des tracasseries que notre gouvernement n'aurait pas manqué d'éprouver, quel que fût le nombre de mille acres que la compagnie française eût reçu dans une semblable circonstance.

On écrit de Paris, 13 octobre, au *Morning-Chronicle* :

« Un journal qui soutient le château et la reine Christine, a prétendu que la mésintelligence entre le cabinet anglais et le cabinet des Tuileries était devenue si grande que, pour la faire cesser, il fallait que la reine Victoria changeât son ministère. J'avais regardé cela comme une bravade de journaliste ; maintenant j'apprends qu'il y a deux jours, dans une réunion, M. de Salvandy a dit publiquement qu'il n'y avait rien à faire avec le cabinet anglais actuel, que la France ne céderait pas un iota des prétentions de l'infante Louise au trône d'Espagne, et qu'en conséquence, le seul moyen de sortir d'embarras, c'était le renvoi du ministère whig par la reine Victoria. Il ajouta que cela arriverait, et que les tories envisageraient l'affaire d'une autre façon, attendu qu'ils ne craignaient pas l'ambition de la France. »

Nous lisons dans le *Commerce* :

Des personnages politiques ordinairement bien informés affirment que le cabinet du 29 octobre serait sur le point de conclure une alliance avec la cour de Saint-Petersbourg ; la convention commerciale dont nous avons parlé il y a quelques jours ne serait autre chose que le ballon d'essai de la nouvelle entente cordiale. Comme on l'a vu, nos ports de la Méditerranée ont été sacrifiés dans cette convention commerciale que M. Guizot s'est efforcé de terminer en l'absence du parlement. M. le ministre des affaires étrangères n'a pas dépoilé le vieil homme, et il entame de nouvelles négociations politiques à Saint-Petersbourg, avec les précédents de ses concessions vis-à-vis de l'Angleterre.

On a fait bien des versions sur les pérégrinations de M. de Montemolin depuis sa fuite de Bourges. Le *Constitutionnel* croit pouvoir dire qu'en ce moment ce prince est, non pas à Londres, mais tout auprès, à Richmond. D'après le même journal, le général Cabrera n'aurait pas encore quitté l'Angleterre.

Les feuilles légitimistes publient la lettre suivante, adressée à M. Edouard Walsh par le général Cabrera :

Je vous remercie, mon ami, d'avoir répondu aux calomnies qu'un journal de Paris a dirigées contre moi. J'avoue que je ne m'attendais pas à ce que, dans un pays généreux comme la France, il se trouverait des écrivains pour diffamer un absent. Vous pensez bien que le temps me manque, dans les circonstances où je suis, pour faire justice de ces calomnies. Mais, Dieu aidant, quand j'aurai payé ma dette à l'Espagne et à mon roi, je demanderai aux tribunaux la réparation qui m'est due ; si je meurs, je léguerais cette mission à mes amis, et j'ai la confiance que mon sang ne sera point taché par de pareilles injures.

CABRERA.

Nouvelles de la Suisse.

On lit dans le *Nouvelliste Vaudois* :

« La nation genevoise va s'occuper la semaine prochaine des élections au grand conseil ; le résultat n'en saurait être douteux ; le tiers-parti, qui décide dans l'élection, se ralliera toujours à un parti qui veut la paix, l'ordre. Il avait appuyé sans l'aimer l'ancien gouvernement ; mais quand il a vu qu'il était incapable de maintenir la paix, et qu'au contraire il poussait à la guerre et à la dévastation, il s'est joint aux patriotes de Saint-Gervais. Le gouvernement déchu de Genève a laissé encore moins de sympathie que l'ancien gouvernement de Vaud. Il faut le dire, la conduite des doctrinaires genevois a été indigne ; ils auraient pu facilement empêcher la formation des barricades et la prise d'armes, car tout cela s'est fait de la manière la plus patente ; mais les membres du gouvernement et les embrigadés ne demandaient qu'une occasion ; ils se frottaient les mains, disant : « Si seulement ils peuvent nous fournir un moyen d'en finir avec eux, et d'en finir d'une manière définitive !... » Aussi c'est avec une vraie joie qu'ils ont pris les décisions de mitrailler, puis de brûler Saint-Gervais.

« L'idée d'arriver aux mesures extrêmes ne datait pas d'hier. Il était connu depuis plus d'une année que plusieurs chambres de l'Hôtel-de-Ville étaient pleines de projectiles destructeurs de tout genre, surtout de grenades chargées à mitraille. On doit les avoir trouvées.

» Avant les derniers événements, on a vu arriver à Genève des

renégats patriotes, occupant des postes élevés dans les gouvernements de Neuchâtel et de Lucerne ; une foule de conservateurs vaudois se pressait autour des doctrinaires genevois et leur disait avec le supplément du *Courrier Suisse* : « Le temps des concessions est passé. »

» L'arrivée au pouvoir des patriotes genevois est d'une grande portée pour la paix de la Suisse, mais c'est aussi au point de vue cantonal et pour la prospérité intérieure de la république qu'elle a de l'importance. Un petit écrit intitulé : *le Vœu du peuple genevois*, vient d'être répandu dans la population et contient l'indication des principales réformes que l'on espère voir sortir de la révolution. Cet écrit renferme de bonnes choses, mais d'autres qui le sont moins ; l'espace nous manque pour en reproduire quelques parties.

» Cependant tout dépend des élections, et nous faisons les vœux les plus sincères pour que les Genevois en comprennent toute l'importance. »

Le *Courrier du Gard* publie la lettre suivante :

Nîmes, le 13 octobre 1846.

Monsieur le rédacteur,

C'est dans l'intérêt de la vérité que je viens solliciter, pour ces lignes, la faveur de l'insertion dans votre honorable journal, espérant que vous voudrez bien ne pas repousser ma requête. Il s'agit d'une petite rectification qui aura le double avantage, et de rétablir des faits grotesquement amalgamés, et de déridier un instant vos lecteurs.

La *Gazette du Midi* débute ainsi dans son numéro d'hier :

« C'est un contraste bien frappant et bien instructif que celui qu'offrent aujourd'hui les deux sièges de la foi et du scepticisme, la Rome catholique et la Rome protestante. Tandis que la première voit un peuple entier se presser autour de son père désarmé et faire éclater un si pur enthousiasme, la population genevoise s'insurge à la voix du pasteur Fazy, se donne pour chef de son gouvernement ce pape émeutier, et prélude par le fer et le feu à l'asservissement de la Suisse, etc. »

Pour quelqu'un qui connaît Genève, il y a de quoi être brusquement atteint d'un rire olympien de bon aloi. Je vais tâcher de mettre vos abonnés à même de partager cette hilarité bien naïvement provoquée.

Il n'y a point à Genève de pasteur du nom de Fazy. Le mot de pasteur qui accompagne celui de Fazy est tout simplement un nom de famille, et M. Fazy-Pasteur est un honorable négociant auquel l'épithète de pape émeutier ne peut convenir, et parce qu'il n'est pas ecclésiastique, et parce qu'il n'y a rien d'émeutier dans le caractère de ce citoyen, ami de la paix. D'autre part, le chef du nouveau gouvernement, M. James Fazy, est un homme de lettres, très connu comme tel, et laïque aussi bien que le premier. De sorte que la brave et digne *Gazette du Midi* s'est avisée de faire de ces deux personnes une seule, qu'elle a jugé convenable de revêtir de la robe de ministre et d'affubler de la triple couronne papale : bizarre accoutrement ! *Risum teneatis amici !* Ceci me rappelle la fable du dauphin et du singe, dans laquelle l'excellent La Fontaine fait faire à celui-ci une méprise un peu forte, car il prend le Pirée d'Athènes pour un nom d'homme ; mais la bêtise de la *Gazette du Midi* n'est pas moins ébouriffante : elle prend un négociant pour un pasteur, et organise à sa façon un inconcevable parallèle qui lui sert de thème à une déclamation ridicule, puisqu'elle repose sur une confusion de personnes.

Pour ne pas m'emparer, dans vos colonnes, d'une trop grande place, je me hâte, monsieur le rédacteur, de vous assurer de ma plus entière considération.

UN AMI DE GENÈVE.

Paris, le 17 octobre 1846.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSUREUR.)

La *Quotidienne* déclare aujourd'hui que si les puissances du Nord n'ont pas protesté contre le mariage de M. le duc de Montpensier, c'est que, pour elles, Isabelle n'est pas reine d'Espagne ; que par conséquent l'infante Luisa Fernanda n'est pas héritière présomptive de la couronne ; que par conséquent encore elle ne peut pas transmettre à ses enfants des droits qu'elle n'a pas.

Pour les puissances du Nord, le mariage est purement une alliance de famille, une union privée qui n'affecte et ne saurait affecter en rien le droit public de l'Europe. Il n'a pas plus de valeur politique que le mariage de M. le duc d'Aumale avec la fille du prince de Salerne, qui certainement restera sans influence sur la succession du royaume de Naples.

La *Quotidienne* garantit, du reste, que le cabinet de Londres trouverait les puissances du Nord prêtes à intervenir, s'il s'agissait d'empêcher M. le duc de Montpensier de s'asseoir sur

— Et voilà l'avenir qui serait réservé à vos enfants, dit le docteur qui voulait frapper un grand coup.

— Mes enfants ! répéta Just.

— Oui. Avez-vous réfléchi, malheureux, qu'en enchaînant la vie de Léonie, vous la vouez à une existence qu'elle maudira bientôt ?

— Elle ! Léonie !... Oh ! vous ne la connaissez pas...

— Et, ajouta le docteur, que s'il vous vient des enfants, leur sort sera le vôtre ?

— Ciel ! vous pensez que cette maladie...

— Peut être léguée en héritage...

— Oh ! n'achevez pas, Monsieur, dit Just en se relevant ; ne me jugez pas assez infâme pour croire que j'étais instruit de ce fait médical... Emporté par mon amour, j'ai pu oublier quelques mois toute l'horreur de ma position ; mais à présent vous m'avez rendu la raison... Je n'épouserai pas M^{lle} Léonie de Lestange...

Un cri perçant partit aussitôt du dehors.

Le docteur et le peintre s'élancèrent à la fenêtre ; ils ouvrirent la persienne.

Il n'y avait personne ; seulement Just saisit un bouquet de fleurs du printemps qui avait été laissé là. Il le couvrit de baisers, et il vit que chaque fleur était humectée de larmes.

Ce n'étaient pas celles de la rosée !

Just mit le bouquet sur son cœur.

Il ne dit plus un mot.

Le vieillard et le jeune homme rentrèrent au salon ; ils trouvèrent tout le monde en émoi.

M^{lle} de Lestange venait de se trouver mal.

Le docteur s'expliqua d'où venait le cri qu'il avait entendu.

Le peintre comprit pourquoi le bouquet qu'il avait trouvé sur le bord de la fenêtre était trempé de larmes.

Lorsque l'indisposition de Léonie fut calmée, le docteur et M. de Rocheservière se retirèrent.

Just ne voulut pas revoir Léonie.

Ne savait-elle pas son secret ?

— A bientôt, Messieurs, dit le baron en les accompagnant jusqu'aux bords de la Seine.

— A bientôt, répondit M. Monvoisin.

— Adieu pour jamais ! pour jamais, adieu ! murmura tout bas Just.

Il ne devait pas revenir.

M^{lle} Léonie de Lestange eut une fièvre cérébrale. Tous les jours pendant sa maladie le docteur se rendait à Etioles pour la soigner, et tout le temps qu'elle fut en danger un homme alla attendre le médecin à son retour pour avoir des nouvelles.

Cet homme, c'était Just de Rocheservière.

Un soir, M. Monvoisin vint vers le pauvre amoureux, et lui dit en pressant ses mains :

— Elle est sauvée !

— O mon Dieu ! soyez béni ! répondit le jeune homme.

Le docteur avait profité de ses fréquentes visites chez le baron pour dégrader honnêtement Just.

Le brave homme n'avait pas pensé que ce sacrifice pouvait coûter la vie à deux personnes.

Un matin Just vint chez M. Monvoisin.

— Je viens vous faire mes adieux, lui dit-il.

— Quoi ! vous partez ?

— Oui, je vais en Afrique... Rester ici ce serait vouloir assister à un spectacle qui, tôt ou tard, doit me déchirer le cœur.

— Que voulez-vous dire ?

— M^{lle} Léonie est jeune, belle, riche ; elle est à l'âge où les femmes oublient vite, et un jour ou l'autre je dois apprendre son mariage.

Le docteur ne répondit pas. Cette observation était sans réplique.

— Courage, mon ami ! dit-il en embrassant le peintre.

— Oh ! mon cœur s'est brisé, répondit le jeune homme. Maintenant je serai impuissant comme l'entendait Horace.

Un mois après cette visite, M. Just de Rocheservière partit sur le bateau à vapeur l'*Etna*.

Lorsque l'*Etna* eut pris la pleine mer, il s'éleva un vent terrible, le vent de la tempête.

C'était la nuit. Le ciel était noir, l'atmosphère était lourde et chargée d'électricité.

La mer irritée mugissait avec violence.

Les vagues venaient battre les flancs du navire.

Just monta sur le pont.

L'officier de quart vint l'engager à rentrer dans sa cabine.

— Vous n'avez pas l'habitude de vous tenir sur un vaisseau par un temps pareil, lui dit-il. Un faux pas pourrait vous perdre.

Just sourit amèrement.

— Je veux assister à ce terrible spectacle, Monsieur, dit-il. Je suis ar-

tiste, et je désire voir par moi-même ce que c'est qu'une tempête.

— C'est imprudent, répondit l'officier. Au moins, ne lâchez pas ce cordage, car souvent les vagues envahissent le pont ; et, si vous ne vous tenez pas avec force à quelque chose, une d'elles pourrait vous emporter en se retirant.

— Ah ! fit Just.

Et si la nuit n'eût pas été si noire, l'officier eût pu voir que le visage du peintre s'était éclairé d'une sombre lueur.

Il saisit un cordage et le serra convulsivement.

La mer mugissait toujours.

Le tonnerre grondait dans le lointain.

Un instant la lune apparut ; elle était rouge et semblait tachée de sang.

La clarté qu'elle répandit sur le bateau l'*Etna* eût permis à l'officier de voir que le passager était à genoux, et qu'une de ses mains serrait sur son cœur un objet qu'il baisait de temps en temps.

C'était le bouquet laissé par Léonie.

Une fois les vagues vinrent plus irritées encore.

Une d'elles couvrit le pont du vaisseau. Au moment où elle se retira, elle emporta un corps qu'elle roula dans les flots.

C'était le passager qui, sans doute, n'avait pas bien tenu le cordage.

L'officier cria ces mots sinistres à entendre par une soirée de tempête, et qui font que chacun cherche à se rendre utile et à porter secours :

— Un homme à la mer !

Toute tentative était inutile.

— Tous ces Parisiens sont les mêmes, dit un vieux matelot. Ça ne peut pas aller du Havre à Honfleur sans être malade, et ça veut tenir la mer par un temps pareil.

Les journaux annoncèrent quelques jours après le fatal accident arrivé, à bord de l'*Etna*, à M. Just de Rocheservière, ce jeune homme de talent, et pour lequel la vie était si belle et l'avenir si riant.

Deux personnes seules ne se trompèrent pas, et comprirent que le malheureux avait préféré ce genre de suicide, qui ne laisse aucun scandale, à tout autre, et qu'il avait lâché volontairement le cordage.

Le docteur Monvoisin n'exerce plus la médecine.

Le fatal secret qu'il n'a connu que comme médecin l'a trop affecté.

M^{lle} Léonie de Lestange vient d'épouser un second secrétaire d'ambassade.

Elle a bien pleuré.

Mais on ne vit pas avec les morts !

PAUL DE L.

d'Espagne. A cet égard, leur protestation est faite de long-temps ; elle date de la mort de Ferdinand VII. Depuis l'approche de la mauvaise saison, les bureaux de recevoient en bien plus grand nombre des demandes de passage pour l'Algérie. La majeure partie des postes se compose toujours d'ouvriers comme par le passé ; on remarque que depuis quelque temps beaucoup de lettrés aisés sollicitent des concessions avec l'intention manifeste de se fixer dans le pays.

Afrique française.

le 6 octobre. — Les avis qui nous arrivent des divers points de la sont satisfaisants ; partout règne une grande tranquillité, et il même que le calme renaît sur la frontière, le bruit s'étant répandu el-Kader avait renoncé pour le moment à toute entreprise contre us. général d'Arbouville, commandant la division en l'absence du lieutenant de Lamoricière, qui prolonge son séjour en France, est ren la colonne placée sous ses ordres, sa présence sur la route de n'étant d'aucune utilité. Vous devez vous rappeler que cet offi n'était porté au secours d'un convoi que l'on croyait menacé. La corvette à vapeur le Véloc, qui avait été expédiée à Tanger, a ce port le 27 septembre et est arrivée en rade de Mers-el-Kebir. Il paraît que, par suite de nouvelles instructions reçues de Pa consul et chargé d'affaires au Maroc, bien que persuadé de l'importance des négociations qu'il est chargé de suivre depuis assez long-temps d'Abd-el-Rhaman, doit continuer ses démarches, ne fût-ce que obtenir un semblant de satisfaction avant l'ouverture de la session des ires, car le ministère s'attend naturellement à être attaqué sur l'im question du Maroc. Le départ du courrier, on disait à Tanger que notre consul et chargé ires, ayant obtenu l'autorisation de se rendre auprès de l'empereur pour une conférence avec ce souverain, allait se mettre en route ; il andait que l'arrivée de France des objets qu'il doit offrir en cadeau, l'usage. Abd-Rhaman promet plus fort que jamais de prendre incessamment aires les plus énergiques afin de pacifier la partie de l'empire qui l'Algérie, et forcer Abd-el-Kader à rester tranquille. En vérité, s'un triste rôle au Maroc. Si le sultan Abd-el-Rhaman est à mettre l'émir dans l'impossibilité de nous nuire, pourquoi ne le ? Si ne le peut, pourquoi abuser plus long-temps la France ? C'est ligne comédie qui ne peut manquer malheureusement d'avoir un nouement. Le Véloc, qui a fait du 2 au 4 un voyage à Djemma-Ghazaouat, repart air pour Tanger avec des dépêches. Le bateau à vapeur le Tartare, arrivé le 4 d'Alger, doit faire route de pour Port-Vendres avec les cadres du 15^e régiment d'infanterie re. Le vapeur l'Euphrate est arrivé aujourd'hui d'Alger avec la correspon- ce. Le bateau à vapeur hôpital le Météore, arrivé de Port-Vendres, va em- per des malades qu'il transportera en France.

Depuis trois semaines, les journaux sont remplis de lettres commerçants et de fabricants, desquelles il résulterait qu'à Paris on vend des cachemires qui ne seraient pas des cachemires. Un journal fait, au sujet de cette polémique, les ré- sultats suivantes :

Nous comprenons le mouvement de dépit des fabricants qui prennent un air sérieux, en voyant des maisons de monopole afficher librement, sous une infériorité provoquante, des objets d'imitation, faits pour réveiller le zèle ou la bonne foi. Que faire ? Un monopole s'est établi le nom de liberté du commerce. Ce monopole a été favorisé par ceux qui voient dans le négoce qu'une exploitation. On a sacrifié brutalement, à ce monopole, le commerce de détail, lequel était l'auxi- le ou l'instrument nécessaire de la fabrication sérieuse et honnête. Eh comment réagir à présent contre ce mouvement commercial si nouveau soudainement agrandi ? Tant qu'il n'a fait que ruiner le commerce de al, on n'a rien dit. Petites gens ! petits marchands ! cela vaut-il la peine y prenne garde ? Mais voici la grande fabrique atteinte ! Ah ! ah ! sérieux... Mais, c'est sérieux, et nous comprenons qu'on s'irrite d'imitations trom- ses qui donnent au luxe un caractère de mesquinerie ridicule et ôtent fabrication tout le fruit de ses travaux. C'est sérieux, sans nul doute ; c'est la conséquence forcée d'un système d'industrie qui, sous le nom liberté, organise, par l'argent, le monopole du commerce ; système leurs trop bien accepté par une société malade, vaniteuse et frivole, se contente de cachemires de coton, pourvu qu'on les nomme cache- ; de maillechort, pourvu qu'il ressemble à de l'argent ; de verroteries toutes sortes, en un mot, pourvu qu'elles brillent au soleil comme des nants. La grande fabrique est digne de notre intérêt aussi bien que le com- de détail ; mais l'une est vaincue comme l'autre, et tout ce que pouvons, défenseurs de la probité, c'est de faire appel aux hommes sens, aux vrais économistes, aux amis de l'industrie nationale, et de les prier de méditer avec nous les causes d'une ruine commune, pour réagir un système de mensonge dont le terme est la richesse progressive petit nombre d'exploitants et la pauvreté indéfinie de la masse en- des travailleurs.

Chronique.

MM. les sculpteurs, convoqués par MM. Alozio et Duret, des beaux, ont célébré hier dimanche la fête de saint Luc, leur pa- re. Les principaux artistes italiens, séjournant à Lyon, ont pris part à cette solennité. MM. Alozio et Duret font en ce moment exécuter dans leur vaste atelier des Brotteaux, pour l'église de Saint-Bonaventure, un autel en marbre blanc qui sera d'une rare magnificence. Dans la partie devant, longue de trois mètres et d'un seul bloc, l'artiste a creusé cinq niches ayant chacune sa statue adhérente en ronde- bosse. Cet ouvrage, déjà très avancé, sera une belle œuvre d'art. — Le conseil municipal de la Guillotière a déjà consacré plu- surs séances à la question de l'extension à donner au service de blanchissage. Il faut espérer que les rues de la commune les plus fré- quentées, telles que le cours Vitton, du côté des Charpenne, qui encore privées d'éclairage, le seront bientôt. C'est l'améliora- la plus urgente à laquelle l'administration doit travailler. — On nous prie de donner de la publicité à la note suivante ; nous le faisons volontiers, heureux si nous pouvons concourir à ré- soudre un grand désastre. La catastrophe qui a désolé dernièrement la ville d'Alais est à la con- science du public. Les journaux en ont entretenu long-temps leurs lec- teurs, mais ces derniers ignorent l'immensité des dommages causés par les débris du Gardon, subitement devenu un torrent impétueux devant tout à dû céder et tout a été détruit. Par suite d'un tel désastre, un grand nombre de familles réunies et sans abri sont aujourd'hui rédui- tes à la plus affreuse misère, et cela, à l'approche d'un hiver difficile à passer, et en présence d'une disette de céréales qui maintiendra long- temps le prix du pain à un taux élevé. La charité publique ne viendra-t-elle pas au secours de tant de mal- heureux ? Lyon a des rapports nombreux avec Alais pour ce qui regarde l'industrie de la soie. Cette dernière ville fait aujourd'hui appel à la gé- nérosité bien connue des Lyonnais, et ce ne sera pas en vain. La souscription est ouverte à cet effet chez MM. Méjean père et fils,

marchands de soie, rue Désirée, 6, et chez M. César Beaucourt, quai Saint-Clair, 15.

Les offrandes seront reçues aussi dans les bureaux des journaux. — Lundi matin, vers les dix heures, un bateau de charbon, appar- tenant à MM. Gonet frères, descendait de Givors à Vienne ; il fut rencontré, en face de l'île Barlet, par le bateau à vapeur en mou- tée le Missouri, de la compagnie Bonnardel et Four. Ce bateau, marchant à toute vapeur, soulevait de grandes vagues, qui tout-à- coup couvrirent le bateau de charbon à proximité, et le firent bien- tôt engloutir dans l'eau. Quatre marins conduisaient ce bateau : c'étaient les nommés Fléchet aîné, patron, Velin, Barret et Monta- gnon. Un batelet, monté par Durieux, allait à sa rencontre pour faciliter son abordage à Vienne.

Au moment du danger, ces marins cherchèrent à détacher l'em- peinte pour en faire leur planche de salut, mais ils ne purent y par- venir et furent bientôt entraînés par le courant. Une femme, avec son enfant de deux ans, avait pris passage jusqu'à Vienne. Au mo- ment où le bateau s'enfonçait, le marinier Velin saisit l'enfant, le pose sous son bras et se met à la nage. Au même moment, la mère s'élança sur lui et se cramponne à son cou. Conservant son sang- froid, Velin lutte courageusement contre la rapidité du fleuve grossi par les pluies ; mais, épuisé par ses efforts, et pour recouvrer l'u- sage de ses deux bras, il se voit forcé d'abandonner l'enfant, qui s'en va au gré du courant, soutenu sur l'eau par l'ampleur de sa robe.

Fléchet, déjà âgé, saisi par le froid, et privé du secours d'un tronçon de bois auquel il s'était accroché, allait infailliblement périr. De son côté, Barret donne du secours à son camarade Monta- gnon, qui ne sait pas nager. Heureusement qu'alors des ouvriers employés à la construction d'une digue sur la rive droite du Rhône appellent du secours. Aussitôt les trois frères Rolland, ouvriers tuiliers, se jettent résolument dans des batelets, et sont assez heu- reux pour sauver hommes, femme et enfant au moment où, à bout de leurs forces, ils vont disparaître sous les vagues.

On ne saurait trop louer la conduite de ces trois frères cou- rageux.

Nous nous faisons un devoir de citer le dévouement du marinier Velin, s'oubliant dans un si grand danger pour sauver les deux êtres qui, sur le point de mourir, s'étaient fiés à sa force et à son courage. Il a bien mérité de l'humanité, et, en signa- lant à l'autorité sa noble conduite, nous avons la persuasion qu'elle saura, en cette occasion, être auprès de ce brave citoyen l'organe de la reconnaissance publique. Fléchet et Barret s'étaient fait remarquer déjà par des traits de dévouement, et Barret reçut, il y a quelques années, une médaille d'argent comme récompense.

Au milieu de cette scène de désolation, le Missouri a continué sa marche rapide sans que les hommes de son équipage, ou ceux qui les commandaient, se soient inquiétés du sort des malheureuses victimes de leur coupable imprévoyance.

Une enquête a été faite, des témoins ont été entendus, et procès- verbal a été dressé. (Moniteur Viennois.)

— Une ordonnance royale, en date du 8 de ce mois, a nommé les maires et adjoints de la ville de Lyon, de Caluire et Cuire, de Condrieu et de Vaise, ci-après désignés, savoir :

Lyon. — Maire : M. Terme (Jean-François). — Adjoints : MM. Reyre (Clément), Bodin (Jacques-Ambroise), Martin (Pierre- Paul), Arnaud (Jean-Baptiste-Marie-Victor), Mahmet (André), Gui- met (Fabricius), Faure (Eugène), Riboud (Antoine), Bou- vard (Jean-Gabriel). Caluire et Cuire. — Maire : M. Jouve (Pierre-Paul). — Adjoints : MM. Vidalin (Jean-Louis), Féraud (Louis). Condrieu. — Maire : M. Henry (Jean). — Adjoints : MM. Buis- son (Jean-Gaspard), Four (Jean). Vaise. — Maire : MM. Chavanot (Claude). — Adjoints : MM. Ros- signol (Jean-Claude), Monnier (Yvan-Jean).

— On lit dans le Courrier de l'Ain :

« Plusieurs régiments français ont reçu l'ordre de se rapprocher de la Suisse pour surveiller la frontière.

» Deux bataillons du 66^e, en garnison à Lyon, ont commencé le 16 leur mouvement vers la frontière. L'un de ces bataillons, avec l'état-major et le colonel, sera cantonné dans l'arrondissement de Gex et placera deux de ses compagnies dans le fort de l'Ecluse.

» L'autre bataillon sera logé à Nantua.

» Une demi-batterie du 4^e régiment d'artillerie sera établie dans la même ville.

» On a transporté des lits en fer de la caserne de Bourg au fort de l'Ecluse pour recevoir ce supplément de garnison.

» Le 17^e régiment de ligne, en garnison à Besançon, envoie aussi sur la frontière du Jura un bataillon à Pontarlier sous les ordres du colonel, avec une compagnie détachée à Morez.

» Une demi-batterie du 8^e d'artillerie est envoyée à Pontarlier.

» Il semble que ce ne sont pas les événements de Genève, mais l'éventualité de leurs résultats en Suisse qui a motivé cette mesure.

» On peut croire que l'Autriche et la Sardaigne en prendront des semblables.

— A la foire de Saint-Jean-de-Losne, tenue le 10, il s'est fait peu d'affaires en céréales. Le blé s'est vendu 5 f. et 5 f. 25 c. le double décalitre ; le maïs, 4 f. ; l'avoine, de 1 f. 70 c. à 1 f. 80 c.

— On lit dans le Courrier du Gard :

« Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs des af- freux désastres dont la ville d'Alais a été le théâtre le 20 du mois dernier. L'estimation des pertes subies par nos infortunés compa- triotes et voisins dépasse seize cent mille francs. Une foule d'hon- nêtes familles sont réduites à la misère et au désespoir. L'hiver sera bien difficile à passer pour ces malheureuses localités. Aussi une souscription en faveur des inondés de l'arrondissement d'Alais ne peut manquer d'exciter les plus vives sympathies, et d'ouvrir les sources de la charité publique. On n'a point perdu le souvenir du généreux élan qui présida à une mesure du même genre à l'époque des terribles inondations du Rhône en 1840. Le sinistre du 20 sep- tembre dernier n'est pas moindre, et a droit au même mouvement charitable de la part du chef-lieu et des autres villes du départe- ment du Gard. C'est donc avec empressement que nous répondons à l'appel que nous a adressé M. le maire d'Alais. »

— La 141^e livraison de la Revue du Lyonnais, qui vient de parat- tre, contient les articles suivants :

Monographie du Bugey. — Fondations religieuses dans le Bu- gey pendant les X^e, XI^e et XII^e siècles, par M. P. Guillemot. — Esquisse d'une analogie entre l'homme et l'humanité, par M. le docteur Barrier. — Un tableau de Murillo : Moïse frappant le ro- cher, par H. H. — Institutions de bienfaisance de Lyon : Œuvres des Dames du Calvaire, Femmes incurables, par M. F.-Z. C. — Du Roman-Feuilleton, par M. Petit-Senn.

On voit que la Revue du Lyonnais continue à mériter le succès qu'elle obtient par l'importance, la variété et l'agrément des sujets qu'elle traite.

— Le 12 octobre courant, à Collonges (Rhône), près du halage de la Saône, a été recueilli un cadavre du sexe masculin (squelette),

enveloppé des vêtements suivants : 1^o Une chemise en toile portant les initiales F. T. ; 2^o Un gilet de coton rayé ; 3^o Un pantalon de coton rayé jaune et brun ; 4^o Une veste ronde en drap noir, dans la poche de laquelle était une somme de six francs quarante centimes, composés d'une pièce de deux francs, de quatre d'un franc et de quarante centimes de billon ; 5^o Une paire de bottes ; 6^o Un chapeau en feutre gris, doublé d'une toile paraissant verte, et ayant une mentonnière en ruban brun. A côté de ce cadavre a été trouvée une blouse en coton bleu et une cravate en soie imprimée, ainsi qu'un mouchoir de poche en coton marqué F. T. En cas de renseignements, les adresser au bureau de la police de sûreté, à l'Hôtel-de-Ville.

Nouvelles diverses.

On lit dans le Toulonnais du 15 :

« Un bien fâcheux accident est arrivé avant-hier soir sur notre rade. M. de Fienne, sous-lieutenant au 3^e régiment d'infanterie de marine, voulant se rendre à Saint-Mandrier, détacha une embar- cation amarrée au fort Saint-Louis, et pria un nommé Monbelle, tailleur de pierres, de l'accompagner. A une certaine distance de la côte, et par suite d'une fausse manœuvre, une vague remplit le bateau qui chavira. Le tailleur de pierres qui ne savait pas nager se crampona à l'embarcation, M. de Fienne se mit à la nage, se dirigeant vers la terre. Au bout de quelques instants, Monbelle en- tendit des cris de détresse poussés par son malheureux compagnon de voyage, qui n'a plus reparu. Le nommé Mantel, patron-pêcheur, rentrant au port, recueillit le tailleur de pierres et amena le bateau à terre. Le corps de l'infortuné M. de Fienne n'a pas encore été retrouvé. »

— Des exemplaires de cartes de leurs départements respectifs viennent d'être renvoyés à tous les préfets avec invitation de dési- gner sur ces cartes les routes royales, départementales et chemins de grande vicinalité qui sillonnent les pays confiés à leur surveil- lance. Ces travaux, réunis au ministère de l'intérieur, doivent four- nir les matériaux d'un immense atlas, qui deviendra la base du plus beau travail que l'on ait jamais entrepris sur les routes.

— Le Journal de Rouen nous apprend que, contrairement aux sages observations qui leur ont été faites par l'autorité, les ouvriers tis- serands d'Elbeuf, employés dans la fabrique de MM. Sevaistre et Legris, ont continué de rester en grève. La difficulté vient de ce que les chefs de l'établissement veulent que les ouvriers s'en rap- portent à eux pour fixer l'augmentation du salaire, tandis que les ouvriers prétendent que cette augmentation doit être déterminée avant qu'ils reprennent leurs travaux.

— On avait annoncé une diminution du prix du pain dans Paris pour la seconde quinzaine d'octobre. Cette promesse ne s'est pas réalisée. Jusqu'au 1^{er} novembre prochain, le pain coûtera encore aussi cher que depuis le 1^{er} octobre.

— M. le ministre de l'agriculture et du commerce vient d'inviter les préfets à faire procéder à des expériences destinées à établir d'une manière précise le poids moyen du froment et de l'avoine de la dernière récolte.

On a reçu des nouvelles de la station française au Sénégal ; elles annoncent que l'amiral a passé en revue les bâtiments qui font la croisière, que les hommes des équipages étaient en bonne santé, et que plusieurs bâtiments ont repris la mer pour une croi- sière de six mois. La brick l'Abeille n'a perdu que deux hommes, dont un enlevé par les vagues, et l'autre par suite de maladie.

— Les travaux pour l'érection de la tombe de l'empereur sous le dôme des Invalides se poursuivent activement. Les travaux de terrassement et de maçonnerie sont à peu près terminés. La grande cour du dôme est entièrement remplie de baraques où sont les ateliers de sculpteurs. Il n'y a plus que les travaux d'art à ter- miner.

Bulletin de la Bourse de Paris du 17 octobre 1846.

Avant l'ouverture, on a fait 82 3/4 et 57 1/2, et le premier cours au pa- quet a été 82 5/8. Le 3 0/0 est d'abord monté très lentement jusqu'à 82 7/8 ; mais après être resté quelque temps demandé à ce cours, il est retombé en quelques minutes à 82 5/8, et il a fermé au parquet à 82 60. Dans la cou- lisse, il est resté à 82 57 1/2. Les affaires ont été assez animées surtout vers la fin de la bourse.			
Trois pour cent.....	82 60	Versailles (rive droite).....	495
Quatre pour cent.....	112 1/2	» (rive gauche).....	260
Quatre et demi pour cent.....	112 1/2	Paris à Orléans.....	1257 50
Cinq pour cent.....	117 70	Paris à Rouen.....	932 50
Emprunt de 1844.....	»	Rouen au Havre.....	707 50
Trois pour cent belge.....	»	Avignon à Marseille.....	895
Quatre 1/2 p. 0/0 belge.....	98 1/4	Strasbourg à Bâle.....	223 75
Cinq pour cent belge.....	102 1/2	Orléans à Vierzon.....	612 50
Cinq pour cent napoléon.....	»	Orléans à Bordeaux.....	537 50
Régénérés Rothschild.....	102	Amiens à Boulogne.....	»
Cinq pour cent romain.....	102 5/8	Montreuil à Troyes.....	»
Trois pour cent espagnol.....	»	Chemin du Nord.....	690
Banque de France.....	3480	Dieppe et Fécamp.....	363
Comptoir d'escompte.....	1470	Paris à Strasbourg.....	496 25
Banque belge.....	»	Tours à Nantes.....	505
Caisse Lafitte.....	»	Paris à Lyon.....	518 75
Obligations de Paris.....	1592 50	Lyon à Avignon.....	»
CHÉMIN DE FER		Bordeaux à Cette.....	»
Saint-Germain.....	»	Bordeaux à la Teste.....	»

Bourse de Lyon d'aujourd'hui 19 octobre.

CHEMINS DE FER.	COMPTANT.		LIQ. COURANTE.		LIQ. PROCHAINE.	
	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.	1 ^{er} cours.	dernier cours.
Avignon à Marseille	»	»	890	888 75	887 50	886 25
prime d. 10.	»	»	»	»	895	895
Paris à Orléans.	»	»	»	»	1252 50	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Paris à Rouen.	»	»	930	»	930	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Orléans à Vierzon.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Bordeaux à Orléans	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Strasbourg à Paris.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Tours à Nantes.	»	»	»	»	»	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»
Chemin du Nord.	»	»	688 75	»	687 50	687 50
prime d. 10.	»	»	»	»	695	695 75
Paris à Lyon.	»	»	517 50	»	516 25	»
prime d. 10.	»	»	»	»	»	»

Nouvelles Etrangères.

POLOGNE. On vient de mettre toute la Gallicie, à l'exception de la Bukowine,

sous la loi martiale. Il paraît que ce pays est de nouveau dans une fermentation redoutable. On veut la comprimer, et on l'excite par des traitements abominables.

« On ne s'est pas borné à punir les personnes saisies les armes à la main, dit un journal censuré, la Gazette de Cologne, mais celles même sur lesquelles on avait des soupçons, et sans aucune preuve certaine de culpabilité. Des exécutions par le gibet ont eu lieu crètement. Ce châtimeut a été appliqué à une femme célibataire, connue par son patriotisme, et qui avait caché dans son domaine, près de Varsovie, quelques malheureux réfugiés. Des cosaques l'ont pendue à un arbre, auquel elle est restée exposée pendant plusieurs jours. »

PRUSSE.

La Gazette universelle allemande, qui est le journal semi-officiel de Berlin, parle en termes très hostiles des intrigues de la France en

Espagne. « Après de pareilles intrigues, dit ce journal, qui aura confiance dans les Français? Quelle puissance voudra traiter avec eux? »

Le gérant responsable, B. MURAT.

M. PHILIPPE FLACHERON, propriétaire de la maison de nouveautés, port Saint-Clair, 27, en face le pont Morand, à Lyon, étant dans l'intention de sous-louer ses magasins, et voulant, par suite de cette détermination, écouler le plus promptement possible ses marchandises, a l'honneur d'informer le public qu'elles seront vendues à 30 0/0 au-dessous du cours. Chaque article portera son prix au comptant, et les ventes dont le montant dépassera cent francs obtiendront une remise de deux pour cent.

Quoique M. Flacheron ait toujours pris le plus grand soin de n'avoir que des marchandises de premier choix, il croit néanmoins devoir le rappeler aux acheteurs, en les prévenant que la vente en commencera du 20 au 25 du présent mois d'octobre, et qu'elle se composera de : — Châles et écharpes en cachemire des Indes et de France. — Velours et autres soieries unies et façonnées. — Foulards, cravates et fichus. — Manteaux, visites et mantelets de tous genres. — Mérinos, cotings, stoffs et autres tissus en laine. — Cachemires d'Ecosse, mousselines de laine unies et imprimées. — Batistes d'Ecosse, mousselines, jaconas en blanc et avec impressions. — Voiles, voilettes et dentelles noires; idem blanches de Valenciennes et autres. — Echarpes, canezous, guimpes et volants, en applications. — Mouchoirs, cols, robes brodés et autres. — Lingerie de corbeille et de trousseau. — Et en général de tous les articles de nouveautés.

TRAITEMENT DES MALADIES DES YEUX

PAR LES RESSOURCES DE L'OPTIQUE.

Après vingt années d'une pratique des plus heureuses, où les témoignages des praticiens les plus renommés ne lui ont pas manqué, M. Henri Philippe, opticien anglais, nommé depuis 7 ans à la Faculté de Médecine de Montpellier, et membre de plusieurs sociétés savantes, se voit appelé à Paris pour y mettre en œuvre sa découverte touchant beaucoup de maladies des yeux susceptibles d'être guéries à la faveur d'instruments dioptriques de son invention.

Déjà depuis quelque temps à Lyon, il se propose de prouver aux personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance que les titres qu'il s'est acquis des professeurs de la célèbre Ecole de Montpellier et des nombreux malades nationaux ou étrangers qui ont eu recours à ses lumières, ne sont pas le fruit de l'industrialisme, mais de connaissance et de moyens spéciaux.

M. Henri Philippe ne saurait trop le répéter : il existe un grand nombre de myopies, de presbyties, de strabismes, d'amauroses, de diplopies, etc., susceptibles d'une amélioration sensible, et souvent d'une guérison aussi solide qu'inespérée, par la combinaison savante des verres inventés ou modifiés par lui, et dans bien des cas où la médecine et la chirurgie sont impuissantes; et les succès multipliés qu'il a déjà obtenus pendant nombre d'années, lui permettent de promettre des résultats aussi heureux aux malades qui voudront bien s'assurer par eux-mêmes des perfectionnements qu'il a introduits dans l'optique, et, à la seule inspection des yeux, reconnaître la faiblesse ou l'infirmité de cet organe et les moyens d'y remédier.

Place Bellecour, 15, où l'on peut le consulter de dix heures du matin à trois heures du soir.

(1086)

Etude de M^e Bros, avoué à Lyon, rue de la Préfecture, 3.

ADJUDICATION,

En l'audience des criées du tribunal civil de Lyon, PALAIS DE JUSTICE, PLACE DE ROANNE,

D'UNE PORTION DE MAISON

Sise à Lyon, petite rue Sainte-Catherine, n. 6, composée du rez-de-chaussée, d'une cave et du premier étage.

Mise à prix, outre les charges 16,000 f.
Revenu actuel 1,100 f.
S'adresser, pour les renseignements, audit M^e Bros, ou à M^e Deblesson, avoué collicitant. (3568)

Etude de M^e Vuy, notaire à Lyon, quai Saint-Antoine, n. 11.

AVIS On désire vendre deux maisons situées à Lyon, près la côte Saint-Sébastien, l'une du prix de 55,000 f., l'autre du prix de 70,000 f. On échangerait ces deux maisons ou l'une des deux, soit contre des terrains à bâtir, soit contre une propriété rurale, et on donnerait au besoin un retour.

S'adresser, pour les renseignements, à M^e Vuy, notaire à Lyon. (3618)

Etude de M^e Morand, notaire à Lyon, rue Saint-Dominique, n. 17.

CAPITAUX A PLACER.

500,000 f. par fractions de 5,000 à 100,000 f., moyennant hypothèque dans le département du Rhône.

S'adresser audit M^e Morand. (4036)

Cabinet d'Edouard Vasserat, arbitre de commerce, Rue Mulet, n. 15, au 3^e.

A VENDRE DE SUITE.

1^o Une fabrique de cartons située à vingt minutes de Lyon, ayant tous ses agrès, laminoir, cuiviers, presses, étendoirs, etc.

2^o Environ quarante-cinq mille cartons longuet et Jésus, feuilles et papier de registres.

3^o Un fonds de mercerie situé dans un bon quartier, aux Brotteaux, composé des agencements, mobilier et marchandises.

4^o Une partie de brochettes assorties et outils propres à leur fabrication.

On donnera des facilités pour les paiements. S'y adresser, pour traiter, tous les jours de une à quatre heures du soir, ou le matin avant neuf heures. (1568)

A VENDRE,

pour cause de cessation de commerce.

UN FONDS DE QUINCAILLERIE

avec vastes magasins.

Il est bien achalandé, il existe depuis trente-cinq ans, et il est situé dans une position la plus avantageuse de la ville de Vienne (Isère).

S'adresser à M. Ollier, propriétaire, qui donnera facilité pour les paiements. (1526)

A VENDRE ou A LOUER Une Machine à vapeur

de la force de six chevaux, avec bâtiments convenables pour différentes industries, sis à vingt-quatre kilomètres de la ville de Lyon.

S'adresser à M. Fournel, fondeur, rue de Jus-sieu, n. 8, à Lyon. (4327)

SIROP ET PATE PECTORALE D'ESCARGOTS

PRÉPARÉS AU SUCRE CANDI.

Les enrhumements, la grippe, l'asthme, les rhumes, la coqueluche, les catarrhes, les irritations de la gorge et de la poitrine sont toujours guéris par l'usage du SIROP et de la PATE D'ESCARGOTS.

Prix : 2 fr. la bouteille et 4 fr. 50 c. la boîte, avec l'instruction, chez Malignon, pharmacien, grande rue Mercière, 11. (4460)



MALADIES DES CHIENS. Poudre de VATRIN.

Seul remède approuvé et ordonné par MM. les vétérinaires de l'Ecole royale d'Alfort, pour la prompte guérison de toutes les maladies de ces animaux. — 1 fr. le paquet avec l'instruction. A Paris, chez DUVAL, pharmacien, rue Croix-des-Petits-Champs, 44; et à Lyon, chez M. BOUCHUT, pharmacien, place du Change, 1, et chez M. DUPONT. (5385)

MALADIES SECRÈTES.

Guérison prompte et sans rechute des maladies de la peau et du sang, spécialement des écoulements, si anciens qu'ils soient, et réputés incurables. Traitement gratis, si l'on n'est pas guéri en cinq ou dix jours sans aucun régime. Le remède est garanti végétal, (EXTRAIT DE SALSEPAREILLE et POUDRE DIURÉTIQUE.) A la pharmacie BERTRAND, place Bellecour, 12, à Lyon. — Dépôts : à Paris, rue du Grand-Chantier, 7; à Toulon, rue Bonnelot, 2; à Toulouse, rue de l'Orme-Sec; à Grenoble, rue Vieux-Jésuites. — On fait des envois. (Affranchir.) (4246)

TABLETTES LAROCHE

AU LICHEN, le plus efficace des pectoraux contre les rhumes, toux, asthmes, catarrhes. — Boîtes : 4 f. 25 c. et 70 c. — A Paris, Jozeau, rue Montmartre, 161; à Lyon, Laroque, rue Saint-Polycarpe, et à la pharmacie des Célestins; à Vaise, Simon; à Villefranche, Ayot; à Givors, Lime; à St-Etienne, Rigolot, rue de Foy, 15; à Rive-de-Gier, Rigaud; à Mâcon, Voituret; à Châlon, Paquelin; à Vienne, Mermet; à Bourg, Ravet, tous pharmaciens. (4415)

COPAHINE-MÈGE

Ce médicament est le dernier adopté par l'Acad. de Méd. sur le rapport de M. Cullerier, mod. en chef de l'hôp. des Vénériens, ainsi les premiers méti. de Paris n'emploient-ils plus que lui. Seul il guérit en 6 jours les écoulements sans nœuds, coliques ni maux d'estomac. La boîte de 100 dragées ne coûte que 4 fr., est le traitement le moins cher. DÉPOT : JOZEAU, ph., r. Montmartre, 161, et dans les meilleures pharmacies. (4560)

DEPURATIF DU SANG

SIROP VÉGÉTAL DE SALSEPAREILLE.

Ce Sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénériens, indispensable après l'usage du mercure dont il détruit totalement les traces, spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les acrétes et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgements des glandes, des articulations, rhumatisme, goutte, les fleurs blanches des femmes, et contre les écoulements récents et invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. — Prix : 8 fr. et 4 fr. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le prix vil pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce Sirop en font le plus bel éloge. On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)

Chez COURTOIS, ancien pharmacien des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, près la Banque, à Lyon.

A Grenoble, chez M. Déchenaux père, quincaillier, Grande-Rue. — A Mâcon, chez M. Charpentier père, libraire, rue des Selliers. — A Saint-Etienne, chez M. Monestier, épicière, rue Royale, 1. — A Villefranche, chez M. Rozet, confiseur. — A Genève, chez M. Buvelot, pharmacien, quai des Bergues. — A Rive-de-Gier, chez M. Marrel, quincaillier, grande rue Pallou. (4892)

PAR BREVET D'INVENTION

(Sans garantie du gouvernement.)

ORDONNANCE DU ROI DU 10 NOVEMBRE 1844.

Nouvelle et seule méthode dont l'efficacité est constatée par l'expérience pour la prompte et radicale guérison de toutes les maladies secrètes, écoulements, fleurs blanches irritations de matrice, dartres, rhumatismes, etc. Chez M. CLARION, médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, quai d'Orléans, n. 31, au 1^{er}, à Lyon. — Dépôts à PARIS, chez M. Martin, pharmacien, rue Neuve-des-Petits-Champs, 15, et dans toutes les villes de France et de l'étranger. (4956)

A LOUER de suite. — Six pièces

agencées, propres pour appartement ou magasin, rue des Capucins, n. 24, au 1^{er}. — Prix : 1,500 f.

S'adresser au portier. (4336)

CHANGEMENT DE DOMICILE.

A dater du 25 octobre 1846, l'étude de M^e Rombau, avoué, rue du Bœuf, 29, sera transférée rue de la Cage, n. 13, au 2^e, près de la place des Terreaux. (2400)

COMPTABILITÉ COMMERCIALE

Et Science de la Banque

PROFESSÉES PAR

M. NORDHEIM.

Ce cours s'ouvrira au commencement du mois de novembre prochain.

Le professeur prendra cinq à six élèves de quinze à dix-huit ans, qu'il s'engage à placer très avantageusement après avoir fini leurs classes chez lui.

S'adresser rue Clermont, 9. (4328)

AVIS.

M. CUGNET continue de s'occuper du placement ou de la vente de marchandises diverses à la commission. Son bureau d'adresses est chez M. Roize, magasin de ta, ruebac du Rhône, à Genève (Suisse). (1561)

SERVICE DE LYON A PARIS

PAR LES BATEAUX A VAPEUR DE LA LOIRE

ET LE CHEMIN DE FER D'ORLÉANS.

Départ de Digoin tous les jours à CINQ heures du matin (Correspondance directe);

De Lyon à midi, bureau des Maîtres de Poste et C^e, quai de Bondy, 148.

A Mâcon, chez M. Topenot, bureau des Diligences de Moulins. (1084)

Ateliers de la rue de Jarente, n. 16, à Lyon.

PONT ET C^e.

Grand assortiment de fourneaux de cuisine portatifs et maçonnés, calorifères et cheminées, escaliers en fer et fonte. Le tout garanti. (1553)

A louer pour la Noël,

GRAND MAGASIN DE DEUX ARCS,

Grande rue Mercière, 49.

S'adresser à M. BONGRAND aîné, même rue, n. 50. (6052)

PAR BREVET D'INVENTION

(sans garantie du gouvernement.)

Seule et unique découverte pour la chaussure imperméable à l'eau. Ce genre de chaussure, quoique aussi légère et élégante que celle ordinaire, non-seulement garantit les pieds contre toute espèce d'humidité, mais encore les maintient dans une douce chaleur, avantage si précieux pour la santé. — S'adresser chez J. Monnier, bottier, place Saint-Vincent, 8, à Lyon. (1085)

BAINS SAINT-JEAN,

Rue Saint-Etienne, près la Cathédrale.

Il y a dans cet établissement bains d'eau, bains russes ou de vapeur, douches chaudes et froides. On peut y suivre le traitement hydrothérapique (le maillot, les grosses et petites douches, les bains de siège et de pieds). Les malades qui voudraient y être à demeure trouveront des chambres dans la maison. Il y a un pédicure. (4335)

RESTAURANT et PENSION, cours Mo-

rand, n. 18, aux Brotteaux. — PENSION A 50 F. — Le sieur BALLOFFET a l'honneur de prévenir le public que rien ne sera négligé dans son établissement pour mériter la confiance que l'on voudra bien lui accorder. — Dîners à 1 f. 50 c., 2 f. et au-dessus. (4333)

FABRIQUE DE CHAUSSURES EN CAOUTCHOUC.

M. Dupuis, rue du Palais-Grillet, 15, breveté (sans garantie du gouvernement), a l'honneur d'informer ses nombreux clients et le public en général qu'il a pour cette saison froide et humide un très grand assortiment de chaussures en gomme élastique, dite caoutchouc, tout ce qu'il y a de plus doux, de plus imperméable et de plus chaud. On en trouvera de toutes les tailles, montées en souliers, ou simplement avec semelles, ainsi que sans semelles pour les malades. Le tout à des prix fixes. (4329)

ENTREPRISE DE VIDANGE INODORE,

au moyen d'un système breveté

(Sans garantie du gouvernement.)

L'expérience a démontré la supériorité de ce système, auquel plusieurs perfectionnements viennent encore d'être ajoutés. En conséquence, l'entrepreneur a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires, régisseurs et locataires principaux qu'il se charge d'opérer l'extraction des matières contenues dans les fosses d'aisance, conformément à l'arrêté municipal de 1845.

S'adresser provisoirement, pour traiter de la vente et de l'achat desdites matières, soit au comptant, soit à terme, cours Trocadéro, n. 2, au 2^e, de neuf à quatre heures, tous les jours. (1565)

SIROP PHLEENTERIQUE

contre

LES IRRITATIONS ET LES PHLEGMASIES DES VOIES URINAIRES,

CONSEILLÉ ET PRÉPARÉ

Par M. BOUCHU,

Maître en pharmacie et Docteur-Médecin,

Rue Saint-Jean, 48.

Ce Sirop, d'un usage simple et facile, guérit les gastrites chroniques, les spasmes, les maux d'estomac, le toux sèche, les fausses pleurésies, les vomissements, les coliques, les diarrhées, les dérangements chez les femmes, les fatigues et les lassitudes des membres inférieurs. Il réveille l'appétit, relève les forces et donne en peu de temps une santé parfaite.

Chaque flacon, accompagné du mode de s'en servir, se vend 5 f. : 6 flacons, 15 f. (Affranchir.) (4200)

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS. Rue de la Poulillerie, 19.